

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1727b : La seconde surprise de l'amour](#)[CollectionFR. La seconde surprise de l'amour : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1728 : La seconde surprise de l'amour \(editio princeps\)](#)

1728 : La seconde surprise de l'amour (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

159 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1728 : *La seconde surprise de l'amour*(*editio princeps*), 1728
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).
Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/SEM/items/show/896>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La seconde surprise de l'amour*, A Paris, Chez Pierre Prault, 1728.

Date[1728](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés*Editio princeps*

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR;
COMEDIE,

Représentée par les Comédiens François ;
au mois de Decembre 1727.

Par Monsieur DE MARIVAUD.



Y. 5845.

A

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de
Gefvres, au Paradis.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

p94/2431



A
SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.



MADAME,

*Je ne m'attendois pas que
mes Ouvrages deussent jamais
a iij*

E P I T R E.

*me procurer l'honneur infini
d'en dédier un à VOTRE
ALTESSE SERENISSIME.
Rien de tout ce que j'étois ca-
pable de faire, ne m'auroit paru
digne de cette fortune-là. Quelle
proportion, aurois-je dit, de mes
foibles talens & de ceux qu'il
faudroit pour amuser la délica-
tesse d'esprit de cette Princesse! Je
pense encore de même; & cepen-
dant aujourd'hui, vous me permet-
tez de vous faire un hommage de
la Surprise de l'Amour. On a mé-
me vû VOTRE ALTESSE
SERENISSIME s'y plaire,
& en applaudir les Representa-
tions. Je ne sçauois me refuser
de le dire aux Lecteurs, & je
puis effectivement en tirer va-*

E P I T R E.

nité ; mais elle doit être modeste ,
& voici pourquoi : Les Esprits
aussi supérieurs que le vôtre ,
MADAME , n'exigent pas
dans un Ouvrage toute l'excel-
lence qu'ils y pourroient sou-
haiter , plus indulgens que les
demis Esprits , ce n'est pas au
poids de tout leur goût qu'ils le
pesent pour l'estimer : Ils compo-
sent, pour ainsi dire , avec un Au-
teur ; ils observent avec finesse
ce qu'il est capable de faire , en
égard à ses forces ; & s'il le fait,
ils sont contents , parce qu'il a été
aussi loin qu'il pouvoit aller ; &
voilà positivement le cas où se
trouve la surprise de l'Amour.
MADAME, VOTRE
ALTESSE SERENISSIME &

E P I T R E

jugé qu'Elle avoit à peu-près le degré de bonté que je pouvois lui donner, & cela vous a suffi pour approuver, car autrement, comment m'aurez-vous fait grace; ne sait-t-on pas dans le monde toute l'étendue de vos lumieres: Combien d'habiles Auteurs ne doivent-ils pas la beauté de leurs Ouvrages à la sûreté de votre Critique: la finesse de votre goût n'a pas moins servi les Lettres, que votre Protection a encouragé ceux qui les ont cultivées; & ce que je dis là, MADAME, ce n'est ni l'auguste Naissance de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, ni le rang qu'Elle tient qui me le dicte,

E P I T R E.

*c'est le Public qui me l'aprend,
& le Public ne surfait point.
Pour moi il ne me reste là-dessus
qu'une reflexion à faire ; c'est
qu'il est bien doux , quand on
dédie un Livre à une Princesse ,
& qu'on aime la vérité , de
trouver en Elle autant de quali-
tés réelles , que la flaterie oseroit
en feindre. Je suis avec un très-
profond respect ,*

MADAME.

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Le très-humble & très obéissant
Serviteur, DE MARI VAUX.

A P P R O B A T I O N .

J'AY lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, une Comedie, qui
a pour titre, *la Seconde Surprise de
l'Amour*; & j'ai crû que l'Impression en
seroit agréable au Public. FAIT à
Paris ce 20 Fevrier 1718.

DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O Y .

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France
& de Navarre : A nos amés & féaux Conseil-
lers, les Gens tenans nos Cours de Parlement;
Maistres des Requestes ordinaires de notre Hostel,
Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justi-
ciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien
amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur
à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il lui auroit
été mis en main un Livre qui a pour titre *LE
SPECTATEUR FRANÇOIS* par le Sieur de Marivaux,
qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer &
donner au Public, s'il Nous pluisoit lui accorder
nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant
pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en
bon Papier & beaux Caracteres, suivant la Feuille
imprimée & attachée pour modele sous le Contre-
cel des Presentes. A CES CAUSES, voulant
traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui

avons permis & permettrons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus specié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite Feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit Contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets: à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où

L'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN; Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Vouions que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris le vingt-sixième jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le treizième. Par le Roy en son Conseil. Signé, RIBALLIER.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 49. F° 45. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le neuf Janvier mil sept cens vingt-huit.

Signé, BRUNET, Syndic

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMEDIE.



ACTEURS.

LA MARQUISE, Veuve.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LISETTE, suivante de la Marquise.

LUBIN, Valet du Chevalier.

M. HORTENSIUS, Pedant.

Fautes essentielles.

Page 12. ligne 20. quelque tems, *lisez* quelques jours.

Page 32. lig. 3 cet amitié, *lisez*, cette amitié.

Page 71. lig. 23. l'Amant, *lisez* la main.



LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LAMARQUISE, LISETTE

*La Marquise entre tristement sur la Scene.
Lisette la suit sans qu'elle le sache.*

LA MARQUISE *s'arrêtant
& soupirant.*



H!

LISETTE *derriere elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends-là? Ha,
c'est vous?

Aij

La seconde Surprise

L I S E T T E.

Oüi, Madame.

L A M A R Q U I S E.

De quoi soupirez-vous ?

L I S E T T E.

Moi ? de rien ; vous soupirez , je prends cela pour une parole , & je vous répond de même.

L A M A R Q U I S E.

Fort bien ; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre ?

L I S E T T E.

Qui me l'a dit , Madame ? vous m'appellez , je viens ; vous marchez ; je vous suis ; j'attends le reste.

L A M A R Q U I S E.

Je vous ai appelée , moi ?

L I S E T T E.

Oüi, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Allez, vous rêvez, retournez vous-en ; je n'ai pas besoin de vous.

L I S E T T E.

Retournez vous-en ; les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Ce sont mes affaires ; laissez-moi.

L I S E T T E.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

L A M A R Q U I S E.

Ma tristesse me plaît.

L I S E T T E.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! voyons donc où cela ira.

L I S E T T E.

Pardi il faut bien se servir de sa raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

A iij

6

La seconde Surprise

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste , il me met en colère.

LISETTE.

Et bien cela distrait toujours un peu : il vaud mieux quereller que soupircr.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi , je dois soupircr toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh , vous ne payerez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune , elle ne sçauroit être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis-là n'est que trop vrai ; il n'y a plus de consolation pour moi , il n'y en a plus ; après deux ans de l'amour le plus tendre , épouser ce que l'on aime , ce qu'il y avoit de plus aimable au monde , l'épouser & le perdre un mois après.

LISETTE.

Un mois ! C'est toujours autant de

de l'Amour.

pris. Je connois une Dame, qui n'a
gardé son mari que deux jours ; c'est
cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! vous me faites trem-
bler : Est-ce que tous les hommes
sont morts ?

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe qu'il reste des
hommes ?

LISETTE.

Ah ! Madame, que dites-vous-là ?
que le Ciel les conserve, ne mépri-
sons jamais nos ressources

LA MARQUISE.

Mes ressources ! à moi, qui ne
veux plus m'occuper que de ma dou-
leur, moi qui ne vis presque plus que
par un effort de raison.

LISETTE.

Comment donc par un effort de
raison ? voilà une pensée qui n'est pas

A iiij

8 *La seconde Surprise*
de ce monde ; mais vous êtes bien
fraîche , pour une personne qui se fa-
tiguetant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette , point de plai-
fanterie , vous me divertissez quel-
quefois , mais je ne suis pas à présent
en situation de vous écouter.

LISETTE,

Ah ça , Madame , sérieusement , je
vous trouve le meilleur visage du
monde ; voyez ce que c'est : quand
vous aimiez la vie , peut être que vous
n'étiez pas si belle ; la peine de vivre
vous donne un air plus vif & plus mu-
tin dans les yeux , & je vous conseille
de batailler toujours contre la vie , ce-
la vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle , je n'ai pas fer-
mé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant
que vous ne dormiez point ? car vous
avez le teint bien reposé , mais vous
êtes un peu trop négligée , & je suis

de l'Amour.

2

d'avis de vous arranger un peu la tête :
Labrie , qu'on apporte ici la Toilette
de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'est ce que tu vas faire ? je n'en
veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous re-
fusez le Miroir, un Miroir, Madame ;
sçavez-vous bien que vous me faites
peur ; cela seroit sérieux pour le coup,
& nous allons voir cela : Il ne sera pas
dit, que vous serez charmante impu-
nément, il faut que vous le voyiez, &
que cela vous consoie, & qu'il vous
plaise de vivre.

On apporte la Toilette.

Elle prend un siège.

Allons, Madame, mettez-vous-là
que je vous ajuste : tenez, le Sçavant
que vous avez pris chez vous, ne vous
lira point de Livre si consolant que
ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh tu m'ennuye : qu'ai-je besoin
d'être mieux que je ne suis ? Je ne
veux voir personne.

L I S E T T E.

De grace, un petit coup-d'œil sur la Glace, un seul petit coup-d'œil, quand vous ne le donneriez que de côté, tatez-en seulement.

L A M A R Q U I S E.

Si tu voulois bien me laisser en repos.

L I S E T T E.

Quoi votre amour propre ne dit plus mot, & vous n'êtes pas à l'extrémité, cela n'est pas naturel, & vous trichez; faut-il vous parler franchement, je vous disois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire, mais la vérité est que vous êtes très changée, & je voulois vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

L A M A R Q U I S E.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

L I S E T T E.

Il n'y a donc qu'à emporter la Toilette? Labrie remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus, ni d'agrémens, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable ?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE. ...

Ah ! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, Madame.

On rapporte le Miroir.

LA MARQUISE.

Donne le miroir, tu as raison, je suis bien abatuë.

LISETTE *lui donnant le Miroir.*
Ne seroit-ce pas un meurtre que

12 *La seconde Surprise*
de laisser dépérir ce teint là , qui n'est
que Lys & que Rose , quand on en a
soin ? rangez-moi ces cheveux - qui
sont épars , & qui vous cachent les
yeux : ah ! les fripons , comme ils ont
encore l'œillade assassine ; ils m'au-
roient déjà brûlé , si j'étois de leur
compence ; ils ne demandent qu'à
faire du mal.

LA MARQUISE *rendant le Miroir.*
Tu rêves ; on ne peut pas les avoir
plus batus.

L I S E T T E .

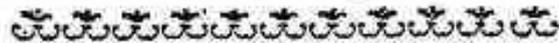
Oùï , batus , Ce sont de bons hi-
pocrites ; que l'ennemi vienne , il ve-
ra beau jeu , mais voici , je pense , un
Domeslique de Monsieur le Cheva-
lier . C'est ce Valet de campagne si
naïf , qui vous a tant divertis il y a quel-
ques ~~jours~~ jours .

: L A M A R Q U I S E .

Que me veut son Maître ? je ne voi
personne.

L I S E T T E .

Il faut bien l'écouter.



SCENE II.

LUBIN, LA MARQUISE,
LISETTE.

LUBIN.

M Adame , pardonnez l'embar-
ras.....

LISETTE.

Abrege , abrege , il r'appartient bien
d'embarasser Madame.

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'inter-
rompre ma mie : Est-ce qu'il ne m'est
pas libre d'être honnête ?

LA MARQUISE.

Finis, de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Il s'agit, Madame , que Monsieur le
Chevalier m'a dit... ce que votre
femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original !

LUBIN.

Cela est vrai ; mais quand la colere me prend , ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc sçavoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh ! ce n'est pas la peine, Madame, & je m'en ressouviens à cette heure, c'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, Monsieur le Chevalier, & moi, & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais ; ce qui fait que Monsieur le Chevalier vous mande, que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voye point cette après-diné, & qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisoit pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias là signifie que, Monsieur le Chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sçais-tu ce qu'il a à me dire ? Car je suis dans l'affliction.

LUBIN *d'un ton triste, & à la fin pleurant*

Il a à vous dire que vous avez la bonté de l'entretenir un quart d'heure ; pour ce qui est d'affliction ne vous embarrassez pas , Madame , il ne nuira pas à la vôtre , au contraire , car il est encore plus triste que vous , & moi aussi ; nous faisons compassion à tout le monde

LISETTE.

Mais en effet , je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien , je pleure bien autrement quand je suis seul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton Maître qu'il peut venir ; & que je l'attends , & vous Lisette , quand Monsieur Hortensius sera re-

16 *La seconde Surprise.*
venu , qu'il vienne sur le champ me
montrer les Livres qu'il a dû m'ache-
ter.

Elle soupire en s'en allant.

Ah!



SCENE. III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

LA voilà qui soupire , & c'est toi
qui en est cause , butord que tu
es ; nous avons bien affaire de tes
pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont
qu'à les laisser ; ils ont fait plaisir à Ma-
dame , & Monsieur le Chevalier l'ac-
commodera bien autrement , Car il
soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de ca-
cher sa douleur , je ne t'arrête que
pour cela ; ma Maitresse n'en a déjà
que trop , & je veux tâcher de l'en
guérir : entens-tu ?

LUBIN.

LUBIN.

Pardi tu cris assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque, Eh de quoi pleurez vous donc tous deux, peut-on le sçavoir?

LUBIN.

Ma foi de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien, car si je voulois je ferois gaillard.

LISETTE.

Le plaissant garçon.

LUBIN.

Oüi mon Maître soupire parce qu'il a perdu une Maitresse ; & comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser, de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE *Rit.*

Ah, ah, ah, ah,

LUBIN *en riant.*

Eh, eh, eh, tu en ris, j'en ris quel-

B

18. *La seconde Surprise*
que fois de même , mais rarement ;
car cela me dérange , j'ai pourtant
perdu aussi une Maitresse , moi , mais
comme je ne la verrai plus , je l'aime
toujours sans en être plus triste. (*Il rit.*)
Eh , eh , eh ,

L I S E T T E .

Il me divertit , adieu , fais ta com-
mission & ne manque pas d'avertir
Monsieur le Chevalier de ce que je
t'ai dit.

L U B I N *riant.*

Adieu , adieu.

L I S E T T E .

Comment donc , tu me lorgnes , je
pense ?

L U B I N .

Oüi da , je te lorgne.

L I S E T T E .

Tu ne pourras plus te remettre à
pleurer.

L U B I N .

Gageons que si , . . . veux-tu voir ?

L I S E T T E .

Va t'en ; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain: retire toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, & ce n'est pas la peine d'en dire davantage: adieu donc la fille.

LISETTE.

Bon jour l'Ami.



SCENE IV.

LISETTE *seule.*

CE bouffon là est amusant ; mais voici Monsieur Hortensius aussi chargé de Livre qu'une Bibliothèque ; que cet homme là m'ennuye avec sa Doctrine ignorante ; quelle fantaisie a Madame, d'avoir pris ce personnage là chez elle pour la conduire dans ses lectures, & amuser sa douleur ; que les femmes du monde ont de travers.

B ij



SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.
LISETTE.

M Onſieur Hortenſius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les Livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je ſerai ponctuel à obéir, Mademoiſelle Liſette, & Madame la Marquiſe ne pouvoit charger de ſes ordres, perſonne qui me les rendit plus dignes de ma prompte obéiſſance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de Phraſe : Comment, vous me ſaluez de la période la plus galante qui ſe puiſſe, & l'on ſent bien qu'elle part d'un homme qui ſçait ſa Rethorique.

HORTENSIUS.

La Rethorique que je ſçai là deſſus, Mademoiſelle, ce ſont vos beaux yeux qui me l'ont appriſe.

L I S E T T E.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux, je ne sçavois pas que mes beaux yeux enseignassent la Rhetorique.

H O R T E N S I U S.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, Mademoiselle, & pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

L I S E T T E.

Un argument à moi! j'en sçai ce que c'est, je ne veux point tâter de cela: adieu.

H O R T E N S I U S.

Arrêtez, voyez mon petit Sillogisme; je vous assure qu'il est concluant.

L I S E T T E.

Un Sillogisme, eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

H O R T E N S I U S.

Ecoutez, on doit son cœur à ceux

qui vous donne le leur ; je vous donne le mien : *ergo*, vous me devez le vôtre.

L I S E T T E.

Est-ce là tout ? oh je scai la Rethorique aussi moi ! tenez , on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent ; assurément vous ne prenez pas le mien : *ergo*, vous ne l'aurez pas : bonjour.

H O R T E N S I U S *l'arrêtant.*

La raison répond. . .

L I S E T T E.

Oh ! pour la raison je ne m'en mêle point , les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu , Monsieur Hortensius , que le Ciel vous benisse , vous , votre thèse , & votre *sillogisme*.

H O R T E N S I U S

J'avois pourtant fait de petits Vers Latins sur vos beautés.

L I S E T T E.

Eh mais , Monsieur Hortensius ; mes beautés n'entendent que le François.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je croi les avoir ferrés. dans un Li-
vre.

*Pendant qu'il cherche, Lisette voit
venir la Marquise, & dit :*

LISETTE.

Voilà Madame, laissons-le cher-
cher son papier. (*Elle sort.*)

HORTENSIUS *continuë en feuille-
rant.*

Je vous y donne le nom d'Helei-
ne, de la maniere du monde la plus
Poëtique, & j'ai pris la liberté de
m'appeller le Paris de l'Aventure : les
voilà, cela est galant.





SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous donc dire avec cette aventure, où vous vous appelez Paris, à qui parliez-vous? voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un traité de l'Histoire des Grecs, dont Mademoiselle Lifferte me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, & vous bien complaisant : où sont les Livres que vous m'avez achetés, Monsieur?

HORTENSIUS.

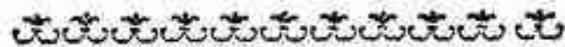
Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, & d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez. *(Un Laquais vient.)*
Voici Monsieur le Chevalier, Madame.
me. LA

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*Et à Ortensius.*)
Portez-les chez-moi, nous les ver-
rons tantôt.



SCENE VII.

LA MARQUISE,
LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madam-
me, d'une visite, sans doute impor-
tune, sur tout dans la situation où je
sçai que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point im-
portune, je la reçois avec plaisir :
puis-je vous rendre quelque service :
de quoi s'agit-il? vous me paroissez
bien triste?

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme
au désespoir, & qui va se confiner
dans le fond de sa Province, pour y
finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là! vous

C

26 *La seconde Surprise.*
m'inquietez, que vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable ; j'ai perdu Angelique, & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc ! est-ce qu'elle est morte ?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi : vous sçavez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour se soustraire au Mariage où son Pere vouloit la contraindre ; nous esperions tout deux que sa retraite flechiroit le pere, il a continué de la persecuter, & lassé apparemment de ses persecutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'est liée par des noeuds qu'elle ne peut plus rompre : il y a deux mois que la chose est faite ; je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, & ma désolation, mes prieres, mon

amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu, il a falu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, & je ne sçai pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En verité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame, vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu, j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare; hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde; moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire, il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritable-

C ij

ment, & vous êtes le seul qui rendra justice à mes pleurs, vous me ressemblez : vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, mais venons au récit : que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angelique, elle me l'a défendu, & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une Lettre que je ne sçauois lui faire tenir, & qu'elle ne recevroit point de ma part ; vous allez incessamment à votre Campagne qui est voisine du Lieu où elle est ; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même ; la lire est là

seule grace que je lui demande, & si à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger.

LA MARQUISE *l'interrompant.*

Eh qui est-ce qui en doute ? dès que vous êtes capable, d'une vraie tendresse, vous êtes né genereux, cela s'en va sans dire ; je sçai à present votre caractère comme le mien ; les bons cœurs se ressemblent, Chevalier : mais la Lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sçai ce que je fais dans le trouble où je suis, puisqu'elle ne l'est point, lisez-là, Madame, vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre ; nous causerons plus long-tems ensemble, & je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci ; & la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent : lisons la Lettre.

C iij

J'avois deſſein de vous revoir encore, Angelique, mais j'ai ſongé que je vous déſobligerois, & je m'en abſtiens : après tout, qu'aurois-je été chercher ? je ne ſçaurois le dire, tout ce que je ſçai, c'eſt que je vous ai perduë, que je voudrois vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer juſqu'à mourir.

LA MARRQUISE *repetant les derniers mots & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer juſqu'à mourir. Mais cela eſt étonnant ; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai penſé mot pour mot dans mon affliction ; peut-on ſe rencontrer juſques-là ! en vérité vous me donnez bien de l'eſtime pour vous ; achevons.

Elle relit.

Mais c'eſt fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échapa contre vous à notre dernière entre-vuë ; vous me quittiez pour jamais, Angelique, j'étois au-deſeſpoir, & dans ce moment-là, je vous aimois trop pour vous rendre juſtice ; mes reproches vous coûtèrent

des larmes, je ne voulois pas les voir, je voulois que vous fussiez coupable, & que vous crussiez l'être, & j'avoüe que j'offenserois la vertu même. Adieu. Angelique, ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement; j'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez pour lui, excuse la tendresse dont vous m'honorâtes.

LA MARQUISE. *après avoir
lû & rendant la Lettre.*

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir-là, vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! Autrefois le Marquis m'en écrivit une à peu près de même, je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable; vous étiez son Ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous sçavez combien son amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

Ciiij

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me seroit d'un grand secours, s'il vivoit encore.

LA MARQUISE *pleurant.*

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je croi que je ne lui survivrai pas long-tems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son Ami le regretter avec moi; à la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource, je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'est une esperance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En verité, Chevalier, je souhaiterois que vous restassiez; il n'y a qu'a-

vec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois , je romprois avec tout le monde ; & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais effectivement, faites-vous bien de partir? consultez-vous: il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angelique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oüi , je vous plaindrois du moins, & vous me plaindriez aussi, cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En verité je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison , puisque le même Jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés , nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous fera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les affections , vous en conviendrez : aimez-vous la lecture ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien , j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma Bibliothèque , je n'ai pas la vanité de devenir sçavante , mais je suis bien aise de m'occuper ; il me lit tous les jours quelque chose , nos lectures sont sérieuses,

raisonnables , il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant: voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini , Madame , vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vuë , je me sens déjà plus tranquille ; allons , je ne partirai point , j'ai des Livres aussi en assez grande quantité , celui qui a soin des vôtres les mettra tout ensemble , & je vais appeller mon Valet pour changer les ordres que je lui ai donnés : que je vous ai d'obligation , peut-être que vous me sauvez la raison , mon désespoir se calme , vous avez dans l'esprit une douceur qui m'étoit nécessaire , & qui me gagne ; vous avez renoncé à l'amour & moi aussi , & votre amitié me tiendra lieu de tout , si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement , je m'y crois presque obligée , pour vous dédommager de celle du Marquis: allez, Chevalier, faites vite vos affaires, je vais de mon côté donner quelque ordre aussi; nous nous reverrons tantôt (*Et à part*)

36 *La seconde Surprise*
en verité ce Garçon-là a un fond de
probité qui me charme.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER *seul un moment.*

VOilà vraiment de ces esprits
propres à consoler une per-
sonne affligée; que cette Femme-là
a de mérite, je ne la connoissois pas
encore; quelle solidité desprit, quelle
bonté de cœur! C'est un caractère à
peu près comme celui d'Angelique,
& ce sont des trésors que ces caractè-
res-là; oui, je la préfère à tous les Amis
du monde. (*Il appelle Lubin*) Lubin:
il me semble que je le vois dans le
Jardin.





SCENE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN *répond derrière
le Theatre.*

Monsieur . . . (*Et puis il arrive
très triste*) Que vous plaît-il,
Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste ?

LUBIN.

Helas ! Monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre Maitresse, & un peu à cause de la mienne ; je suis fâché de ce que nous partons, si nous restions, je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point !

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir personne ?

LE CHEVALIER.

Eh, tais-toi, rend-moi mes Lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien, c'est donc encore autant de perdu que ces Lettres-là : mais, Monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir, est-ce Madame la Marquise ?

LE CHEVALIER.

Oüi.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc !

LUBIN.

Vos maisons se communiquent ; de l'une on entre dans l'autre , je n'ai plus ma Maitresse ; Madame la Marquise a une Femme de Chambre , toute agréable ; de chez vous , j'irai

40 *La seconde Surprise*
chez elle, crac, me voilà infidèle tout
de plein pied, & cela m'afflige, pau-
vre Marthon ! faudra-t'il que je t'ou-
blie ?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah pour cela ouï, cela sera bien vi-
lain, mais cela ne manquera pas d'ar-
river : car j'y sens déjà du plaisir, & ce-
la me met au désespoir ; encore si vous
aviez la bonté de montrer l'exemple,
tenez, la voilà qui vient Lisette.



SCENE X.

LISETTE, LE COMTE ;
LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'Aillois chez vous, Chevalier, & j'ai
sçu de Lisette que vous étiez ici ;
elle m'a dit votre affliction, & je vous
assure que j'y prens beaucoup de
part ; il faut tâcher de se dissiper.

LE

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, Monsieur le Comte.

LUBIN *faisant un sanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé , à ce pauvre Garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il , du chagrin de ce que je ne pars point comme je l'avois résolu.

LUBIN *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester , à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant : mais Monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amène Monsieur le Comte & moi. J'étois sous le Berceau pendant votre con-

D

versation avec Madame la Marquise, & j'en ai entendu une partie sans le vouloir ; votre voyage est rompu , ma Maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse, & la conformité de vos sentimens , fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma Maîtresse, plus que je ne sçaurois vous le dire, & je suis desolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler , qu'elle soupire & pleure toujours ; à la fin elle n'y résistera pas ; n'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie ; voilà Monsieur le Comte qui l'aime, vous le connoissez, il est de vos amis, Madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir, ce seroit un mariage qui conviendroit , je tâche de le faire réussir ; aidez-nous de votre côté, Monsieur le Chevalier, rendez ce service à votre ami, servez ma Maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquise voit le Comte sans répugnance.

LE COMTE.

Mais, sans, répugnance cela veut

dire qu'elle me souffre, voilà tout.

L I S E T T E.

Et qu'elle reçoit vos visites.

L E C H E V A L I E R.

Fort bien ; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez ?

L E C O M T E.

Je crois que oui.

L I S E T T E.

De tems en tems, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

L E C H E V A L I E R.

Mais vraiment ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monsieur le Comte, & que vous dir la Marquise? vous répond-t'elle d'une façon qui promette quelque chose ?

L E C O M T E.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

L E C H E V A L I E R.

Avec douceur ! serieusement ?

Dij

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER *brusquement.*

Mais sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi ?

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout je dis fort bien ; on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît, & je gâteroïis peut-être tout si je m'en mêlois, cela va tout seul

L I S E T T E.

Je vous avouë que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

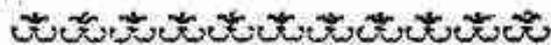
LE CHEVALIER.

Ma foi, Monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux ; mais puisque vous le voulez, je parlerai, il en

arrivera ce qu'il pourra, vous le voulez ; malgré mes bonnes raisons, je suis votre Serviteur & votre Ami.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu Lisette, ne m'oubliez pas, puisque Madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

**SCENE XI.**

**LE CHEVALIER, LISETTE,
LUBIN.**

LE CHEVALIER.

FAites entendre raison aux gens ; voilà ce qui en arrive; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un Rival.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies ; fournissez-vous tou-

46 *La seconde Surprise*
jours ; & vive les provisions , n'est-ce
pas Lisette ?

L I S E T T E.

Oserois-je, Monsieur le Chevalier,
vous parler à cœur ouvert.

L E C H E V A L I E R.

Parlez.

L I S E T T E.

Mademoiselle Angelique est per-
due pour vous.

L E C H E V A L I E R.

Je ne le sçai que trop.

L I S E T T E.

Madame la Marquise est riche ;
jeune & belle.

B U B I N.

Cela est friand.

L E C H E V A L I E R.

Après.

L I S E T T E.

Eh bien, Monsieur le Chevalier,
tantôt vous l'avez vûë soupirer de ses

afflictions, n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à soupirer, je crois que vous m'entendez ?

LUBIN.

Courage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous ; qu'est-ce que cela signifie, que j'ai de l'inclination pour elle ?

LISETTE.

Pourquoi non, je le voudrais de tout mon cœur, dans l'état où je vois ma Maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme.

LUBIN.

C'est ma foi bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouser, il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouseront point.

LE CHEVALIER *froidement.*

Finissons, je vous prie, Lisette.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur, sur ce pied là,

que n'allez-vous vous ensevelir dans quelque solitude où l'on ne vous voye point ; si vous sçaviez combien aujourd'hui votre phisionomie est bonne à porter dans un Desert, vous aurez le plaisir de n'y trouver rien de si triste qu'elle ; tenez, Monsieur, l'ennui, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que represente actuellement votre visage ; & je sçaitiens que la vûe en peut rendre malade, & qu'il y a conscience à la promener par le monde ; ce n'est pas-là tout, quand vous parlez aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs, ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont un poison froid qui glace l'ame, & dont je sens que la mienne est gelée, je n'en peux plus ; & cela doit vous faire compassion. Je ne vous blâme pas, vous avez perdu votre Maitresse ; vous vous êtes voüé aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir ; c'est fort bien fait ; cela édifiera le monde : on parlera de vous dans l'Histoire, vous serez excellent à être cité ; mais vous ne valez rien à être vû ; ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LÉ

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zele que vous avez pour votre Maitresse ; mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivile.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu ; on ne change pas à tout moment de résolution, & je ne partirai point ; à l'égard de Monsieur le Comte, je parlerai en sa faveur à votre Maitresse, & s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquietez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, & ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que ce cela à me dire, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage ?

LISETTE.

Adieu, Monsieur, je suis votre servante.

E



SCENE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *quelque
remis sérieux.*

Tout ce que j'entens là, me rend
la perte d'Angélique encore plus
sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la
gorge.

LE CHEVALIER, *comme en se
promenant*

Je m'atendois à trouver quelque
consolation dans la Marquise, sa géné-
reuse résolution de ne plus aimer me
la rendoit respectable; & la voilà qui
va se remarier; à la bonne heure: je
la distinguois, & ce n'est qu'une fem-
me comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve
qui s'ennuye.

LE CHEVALIER.

Ah ! chere Angelique, s'il ya quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah ! Marthon, Marthon, je t'oubliois d'un grand courage, mais mon Maître ne veut pas que j'acheve, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le Ciel m'assiste !....

LE CHEVALIER, *se promenant*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lifette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi, je ne verrai que tantôt la Marquise, je n'ai plus que faire ici si elle se marie : suis-je en état de voir des Fêtes ! en verité, la Marquise y songe t'elle, & qu'est devenuë la memoire de son Mari ?

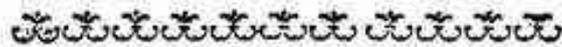
52 *La seconde Surprise*

LUBIN.

Ah ! Monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une memoire ?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit je lui ai dit que je ferois apporter mes Livres , & l'honnêteté veut que je tienne parole : va me chercher celui qui a soin des siens , ne seroit-ce pas lui qui entre ?



SCENE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN,
LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

J'E n'ai pas l'honneur d'être connu de vous , Monsieur , je m'appelle Hortensius ; Madame la Marquise , dont j'ai l'avantage de diriger les lectures , & à qui j'enseigne tour à tour les Belles Lettres , la Morale , & la Philosophie , sans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enseigner encore , m'a fait entendre ,

Monſieur, le deſir que vous avez de me montrer vos Livres, lesquels témoignent, ſans doute, l'excéſſence & ſûreté de votre bon goût; partant, Monſieur, que vous plaît-il qu'il en ſoit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliothèque, Monſieur, & vous pouvez en faire apporter les Livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait, comme vous le commandez.



SCENE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

EH bien, mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monſieur le Docteur Hortus.

E iij

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius, ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS, *à part.*

Je le croi mais que voulez-vous? il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philosophie à la Marquise?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il; ces choses là?...

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux; faites moi prendre un

de l'Amour. 55

doigt de cette médecine là, contre
ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin ?

LUBIN.

Tant que j'en mourrois, sans le bon
apetit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote :
je vous dirai pourtant, mon ami, que
le chagrin est toujours inutile, parce
qu'il ne remédie à rien, & que la rai-
son doit être notre règle dans tous les
états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la
sçai par cœur, celle là ; purgez-moi
plûtôt avec de la Morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, & de la meilleure :

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon
tempérament ; servez moi de la Philo-
sophie.

E iij

HORTENSIUS.

Ce feroit à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les Belles Lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas ; mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la Philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oùï, mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là ? & s'il ne s'y tient pas, car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon, quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes : la Philosophie en fournit donc ?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils : ah ! le triste équipage pour gagner pays.

HORTENSIUS.

Ecoutez, voulez vous un remede infailible, vous pleurez une Maitresse ; faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu que ne parlez-vous, voilà qui est bon cela : gageons que c'est avec cette Morale là que vous traitez la Marquise, qui va se marier avec Monsieur le Comte.

HORTENSIUS, étonné.

Elle va se marier, dites-vous ?

LUBIN.

Affurément, & si nous avions vou-

38 *La seconde Surprise*
lu d'elle, nous l'aurions eu par pré-
férence, car Lisette nous l'a offert.

HORTENSIUS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous
me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous
a ensuite proposé de nous retirer par-
ce que nous sommes tristes, & que
vous êtes un peu Pedant, à ce qu'elle
dit, & qu'il faut que la Marquise se
tienne en joye.

HORTENSIUS, *à part.*

*Benè, benè, je te rend graces, ô
Fortune ! de m'avoir instruit de cela,
je me trouve bien ici, ce mariage m'en
chasseroit, mais je vais soulever un
orage qu'on ne pourra vaincre.*

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos
dents, Docteur ?

HORTENSIUS.

Rien, allons toujours chercher les
Livres, car le tems presse.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, HORTENSIUS,

LUBIN *chargé d'une manne de Livres, & s'assessant dessus.*

AH ! Je n'aurois jamais crû que la Science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle ; J'ai bien plus de Livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous ?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le Libraire & la Boutique tout à la fois ? & qu'est-ce

60 *La seconde Surprise*
que vous faites de tout cela dans votre tête ?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture là ne lui profite point ; je l'ai trouvé maigre.

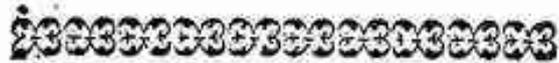
HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point ; mais repoîez-vous un moment , vous viendrez me trouver après dans la Bibliothéque, où je vais faire de la place à ces Livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.





SCENE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN *un moment seul & assis.*

AH! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur; je ne sçai plus à présent si c'est Marthon que j'aime, ou si c'est Lisette: je croi pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marthon.

Lisette arrive avec quelques Laquais qui portent des sieges.

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LUBIN *assis.*

Bon jour, ma mour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de Li-

62 *La seconde Surprise*
vres que je viens d'apporter pour
nourrir l'esprit de Madame, car le
Docteur le dit ainsi.

L I S E T T E.

La forte nourriture ; quand vrai-je
finir toutes ces folies là ? va, va, porte
ton impertinent ballot.

L U B I N.

C'est de la Morale & de la Philo-
sophie ; ils disent que cela purge l'a-
me ; j'en ai pris une petite dose , mais
cela ne m'a pas seulement fait éter-
nuer.

L I S E T T E.

Je ne sçai ce que tu viens me con-
ter ; laisse-moi en repos, va-t'en.

L U B I N.

Eh, pardi ce n'est donc pas pour
moi que tu faisois apporter des sieges ?

L I S E T T E.

Le butord : c'est pour Madame, qui
va venir ici.

L U B I N.

Voudrais-tu , en passant , prendre
la peine de t'asseoir un moment , Ma-

demoiselle ? je t'en prie , j'aurois quelque chose à te communiquer.

L I S E T T E.

Eh bien , que me veux-tu , Monsieur ?

L U B I N.

Je te dirai , Lisette , que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur , & je te confie que j'ai vû la figure de Marthon qui en délogoit , & la tienne qui demandoit à se nicher dedans ; je lui ai dit que je t'en parlerois , elle attend : veux-tu que je la laisse entrer ?

L I S E T T E.

Non Lubin , je te conseille de la renvoyer : car , dis-moi , que ferois-tu ? à quoi cela aboutiroit-il ? à quoi nous serviroit de nous aimer ?

L U B I N.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

L I S E T T E.

Non , te dis je , ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maîtresse , & ma

64 *La seconde Surprise*
fortune dépend de demeurer avec
elle, comme la tienne dépend de
rester avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai, j'oubliois que j'avois
une fortune qui est d'avis que je ne te
regarde pas : cependant, si tu me
trouvois à ton gré, c'est dommage
que tu n'ayes pas la satisfaction de
m'aimer à ton aise ; c'est un hazard
qui ne se trouve pas toujours. Serois-
tu d'avis que j'en touchasse un petit
mot à la Marquise ? elle a de l'amitié
pour le Chevalier, le Chevalier en a
pour elle ; ils pourroient fort bien se
faire l'amitié de s'épouser par amour,
& notre affaire iroit tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.



SCÈNE



SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS,
LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne
laisse entrer personne ; je crois
que voilà l'heure de notre Lecture, il
faudroit avertir le Chevalier. Ah, te
voilà, Lubin, où est ton Maître ?

LUBIN.

Je croi, Madame, qu'il est allé
souponner chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oùï, Madame ; & j'aurai aussi pour
moi, une petite bagatelle à vous pro-
poser, dont je prendrai la liberté de
vous entretenir en toute humilité,
comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh, de quoi s'agit-il ?

F

LUBIN.

Oh ! presque de rien ; nous parlerons de cela tantôt , quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service , si je le puis.



S C E N E IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *nonchalemment.*

EH bien , Monsieur , vous n'aimez donc pas les Livres du Chevalier ?

HORTENSIUS.

Non , Madame , le choix ne m'en paroît pas Docte ; dans dix Tomes , pas la moindre citation de nos Auteurs Grecs ou Latins , lesquels quand on compose , doivent fournir tout le suc d'un Ouvrage ; en un mot , ce ne sont que des Livres modernes , remplis de Phrases spirituelles ; ce n'est que de l'esprit , toujours de l'esprit , petitesse qui choque le sens commun.

LA MARQUISE, *nonchalante*

Mais de l'esprit ! est-ce que les Anciens n'en avoient pas ?

HORTENSIUS.

Ah ! Madame ; *Distinguo* , ils en avoient d'une maniere . . . oh ! d'une maniere que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette maniere.

HORTENSIUS.

Je ne sçai pas trop bien quelle image employer pour cet effet , car c'est par les images que les Anciens peignoient les choses. Voici comme parle un Auteur, dont j'ai retenu les paroles : Representez-vous , dit-il, une Femme coquette : *Primo* , son Habit est en Pretintailles, au lieu de graces , je lui vois des mouches ; au lieu de visage , elle a des mines ; elle n'agit point , elle gesticule ; elle ne regarde point , elle lorgne ; elle ne marche pas , elle voltige ; elle ne plaît point , elle séduit ; elle n'occupe point , elle amuse ; on la croit belle , & moi je la tiens ridicule : & c'est à

F ij

68 *La seconde Surprise*
cette impertinente femme, que res-
semble l'esprit d'apresent, dit l'Au-
teur.

LA MARQUISE.

J'entens bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des Anciens, au contraire,
continuë-t-il, ah ! c'est une beauté si
mâle, que pour démêler qu'elle est
belle, il faut se douter qu'elle l'est ;
simple dans ses façons, on ne diroit
pas qu'elle ait vu le monde : mais
ayez seulement le courage de vouloir
l'aimer, & vous parviendrez à la trou-
ver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà assez, je vous comprends ;
nous sommes plus affectés, & les An-
ciens plus grossiers.

HORTENSIUS.

Que le Ciel m'en garde ! Madame ;
jamais Hortensius.....

LA MARQUISE.

Changeons de discours ; que nous
krez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du Traité de la Patience, Chapitre premier, du Veuvage.

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre chose ; rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié ; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame, ce n'est pas la peine pour le peu de tems que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oùi, Madame, au moyen duquel

mariage , je deviens à présent un serviteur superflu, semblable à ces Troupes qu'on entretient pendant la Guerre , & que l'on casse à la Paix ; je combattois vos passions , vous vous accommodiez avec elles , & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours , avec vos passions , il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur , mais je n'ai que faire de vous pour les combattre ; des passions avec qui je m'accommode ! en vérité vous êtes burlesque. Et ce mariage de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIVS.

De Mademoiselle Lisette , qui l'a dit à Lubin , lequel me l'a rapporté , avec cette apostille contre moi , qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais quest-ce que cela signifie ? le Chevalier croira que je suis folle , & je veux sçavoir ce qu'il a répondu , ne me cachez rien , parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sçai rien là dessus,
que de très vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien in-
structif; voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disoit
à Monsieur le Chevalier que vous
épousiez Monsieur le Comte ...

LA MARQUISE.

Abregez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de sçavoir si ledit Cheva-
lier ne voudroit pas vous recherchez
lui-même, & se substituer au lieu &
place dudit Comte; & même il apert
par le récit dudit Lubin, que ladite
Lisette vous a offert au sieur Cheva-
lier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple de ces faits in-
croyables, c'est promener ~~l'homme~~ d'u-
ne femme, & dire aux gens, la voulez-

72 *La seconde Surprise*
vous, ah ! ah ! je m'imagine voir le
Chevalier reculer de dix pas à la pro-
position, n'est-il pas vrai ?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous broüillez point, vous avez
la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'a-
bord écrié dans la surprise, & qu'en-
suite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh ! pour l'exclamation, il pou-
voit la rerrancher, ce me semble, elle
me paroît très imprudente & très im-
polie, j'en approuve l'esprit, s'il pen-
soit autrement, je ne le verrois de ma
vie ; mais se récrier devant des Do-
mestiques, m'exposer à leur raillerie,
ah ! c'en est un peu trop, il n'y a point
de situation qui dispense d'être hon-
nête.

HORTENSIUS.

La remarque critique, est judi-
cieuse. LA

LA MARQUISE.

Oh ! je vous assure que je mettrai ordre à cela ; comment donc ? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris : oh, Monsieur le Chevalier, aimez votre Angélique, tant que vous voudrez ; mais, que je n'en souffre pas, s'il vous plaît ! je ne veux point me marier ; mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (*à part.*) Ceci va bon train, pour moi. (*à la Marquise.*) Mais Madame que deviendrai-je ? puis-je rester ici ? n'ai-je rien à craindre ?

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur, je vous retiens pour cent ans, vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre ; c'est moi qui vous en assure, & qui vous protege : prenez votre Livre, & lisons, je n'attends personne. (*Hortensius tire un Livre.*)



SCENE V.

LUBIN *arrive.* HORTENSIVS,
LA MARQUISE.

LUBIN.

M Adame, Monsieur le Chevalier
finit un embarras avec un hom-
me; il va venir, & il dit qu'on l'at-
tende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le
prendrons.

LUBIN

Si vous le permettiez à present, Ma-
dame, j'aurois l'honneur de causer un
moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, que veux-tu ? acheves.

LUBIN.

Oh, mais, je n'oserois, vous me
paroissez en colere.

LA MARQUISE à *Hortensius*.

Moi de la colere, ai-je cet air là,
Monsieur ?

HORTENSIUS.

La paix regne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y regne
d'un air fâché ?

LA MARQUISE.

Finis , finis.

LUBIN.

C'est que vous sçavez , Madame ,
que Lisette trouve ma personne assez
agréable ; la sienne me revient assez ,
& ce seroit un marché fait, si , par une
bonté qui nous rendroit la vie , Ma-
dame qui est à marier , vouloit bien
prendre un peu d'amour pour mon
Maitre qui a du merite, & qui dans
cette occasion , se comporteroit à l'a-
venant.

LA MARQUISE à *Hortensius*.

Aha ! écoutons , voilà qui se rap-
porte assez à ce que vous m'avez dit.

G ij

LUBIN.

On parle aussi de Monsieur le Comte, & les Comtes sont d'honnêtes gens; je les considère beaucoup, mais, si j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon Mari; vive un Cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit : tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton Maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Lisette : mais si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, à *Hortensius*.

Eh bien Monsieur, qu'en dites-vous? sentez-vous là-dedans le personnage que je joue, la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh ! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément ; mais dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Helas, Madame, je serois bien fâché de vous déplaire ; je vous demande seulement d'y faire reflexion.



SCENE VI.

LISETTE *arrive.*

Les Auteurs précédens.

LISETTE.

JE viens de donner vos ordres, Madame, on dira là bas que vous n'y êtes pas, & un moment après...

LA MARQUISE.

Cela suffit, il s'agit d'autre chose,

G iij

78 *La seconde Surprise*
à présent, approches; (*à Lubin,*)
& toi restes ici, je te prie.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est donc, que cette
cérémonie ?

L U B I N *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma be-
fogne.

L A M A R Q U I S E.

Mon mariage avec le Comte,
quand le terminerez vous, Lisette ?

L I S E T T E *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

L U B I N.

Écoutes, écoutes.

L A M A R Q U I S E.

Répondez-moi donc, quand le ter-
minerez vous ?

H O R T E N S I U S *ris.*

L I S E T T E *le contrefaisant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me deman-
dez-vous cela, Madame ?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprens que vous me mariez avec Monsieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez proposée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pû lui dire avec son Valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son Maître, dans l'esperance que cela le touchera.

L I S E T T E.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un Benêt les rapporte !

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi ?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses ?

L I S E T T E.

Ah ça, Madame, n'allez-vous pas vous fâcher ? n'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi, vous portez la hardiesse jus-

80 *La seconde Surprise.*
ques-là ! Lifette ; Quoi , prier le Che-
valier de me faire la grace de m'ai-
mer , & tout cela pour pouvoir épou-
ser cet imbecille-là !

LUBIN.

Attrapes, attrapes toûjours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc quel'amour
du Comte ? vous êtes donc la Con-
fidente des passions qu'on a pour
moi , & que je ne connois point ? &
Qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer !
Je suis dans les pleurs , & l'on promet
mon cœur & ma main à tout le mon-
de , même à ceux qui n'en veulent
point ; je suis rejetée , j'essuye des
affronts , j'ai des Amans qui esperent,
& je ne sçai rien de tout cela ? qu'une
femme est à plaindre dans la situation
où je suis ! qu'elle perte j'ai fait ! &
comment me traite-t'on !

LUBIN *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE *à Lifette.*

Allez, je vous croyois plus de zele,
& plus de respect pour votre Mai-
resse.

L I S E T T E.

Fort bien, Madame; vous parlez de zele, & je suis payée du mien : voiià ce que c'est que de s'attacher à ies Maitres, la reconnoissance n'est point faite pour eux; si vous réussissez à les servir, ils en profitent; & quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des miserables.

L U B I N.

Comme des imbecilles.

H O R T E N S I U S à *Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que la ne fût point advenu.

L A M A R Q U I S E.

Eh! Monsieur, mon veuvage est éternel; en verité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple: mon amour propre ne lui en veut aucun mal; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le

ton , que la maniere que je condamne : car quand il m'aimeroit , cela lui feroit inutile ; mais enfin il m'a refusée , cela est constant , il peut se vanter de cela , il le fera peut-être , qu'en arrive t'il ? Cela jette un air de rebut sur une femme , les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuënt , cela glace tous les esprits pour elle ; je ne parle point des cœurs ! car je n'en ai que faire : mais on a besoin de consideration dans la vie , elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous ; c'est l'opinion qui nous donne tout , qui nous ôte tout , au point , qu'après ce qui m'arrive , si je voulois me remarier , je le suppose , à peine m'estimeroit-on quelque chose , il ne seroit plus flatteur de maimer ; le Comte , s'il sçavoit ce qui s'est passé , oüi le Comte , je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN *derriere.*

Je ne ferois pas si dégoûté.

LISSETTE.

Et moi , Madame , je dis que le Chevalier est un hipocrite , car si son refus est si sérieux , pourquoi n'a-t'il

pas voulu servir Monsieur le Comte comme je l'en priois ? Pourquoi m'a-t'il refusée durement , d'un air inquiet & piqué ?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Est-ce qu'il étoit jaloux ? en voici d'une autre espece.

LISETTE.

Oùi, Madame, je l'ai cru jaloux : voilà ce que c'est, il en avoit toute la mine. Monsieur s'informe comment le Comte est auprès de vous, comment vous le recevez ; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne le recevez point mal : point mal ! dit-il avec dépit, ce n'est donc pas là peine que je m'en mêle ? Qui est-ce qui n'auroit pas cru là-dessus qu'il songeoit à vous pour lui-même ? voilà ce qui m'a voit fait parler, moi : eh ! que sçait-on ce qui se passe dans sa tête ? peut-être qu'il vous aime !

LUBIN *derrière*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne sçai plus comment regler ma conduite ; car il y en a une à tenir là dedans ; j'ignore laquelle, & cela m'inquiete.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous fera sur la chose, d'une merveilleuse instruction, c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or étant manifeste que le Chevalier vous refuse.

LA MARQUISE.

Il me refuse ! vous avez des expressions bien grossieres, votre axiôme ne sçait ce qu'il dit, il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien ; demandez au Comte ce qu'il en pense ?

LA MARQUISE.

Comment, est-ce que le Comte étoit présent.

L I S E T T E.

Il n'y étoit plus ; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son Rival.

L A M A R Q U I S E.

Ce n'est pas assez qu'il le croye , ce n'est pas assez, il faut que cela soit ; il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse ; il n'y a que cela, j'ai besoin pour réparations que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux ; dépendre d'un dépit amoureux cela n'est-il pas comique ? assurément : Ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçûe , mais établie qu'il faut soutenir & qui nous pare ; les hommes pensent comme cela , il faut penser comme les hommes , ou ne pas vivre avec eux ; où en suis-je donc si le Chevalier n'est point jaloux : l'est-il ? ne l'est-il point ? on n'en sçait rien , c'est un peut-être : mais cette gloire en souffre toute sorte qu'elle est, & me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît ; le moyen de tenir à cela ; oh ! je n'en demeurerai pas-là, je n'en

86 *La seconde Surprise*
demeurerai pas-là. Qu'en dites-vous,
Monsieur ? Il faut que la chose s'é-
claircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris feroit suffisant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh ! non , Monsieur , vous me con-
seillez mal ; vous ne sçavez parler
que de Livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans
cette affaire-là.

LISETTE *pleurant.*

Pour moi , Madame , je ne sçai pas
où vous prenez toutes vos allarmes ,
on diroit que j'ai renversé le monde
entier. On n'a jamais aimé une Mai-
tresse autant que je vous aime : je
m'avise de tout , & puis il se trouve
que j'ai fait tous les maux imagina-
bles. Je ne sçaurois durer comme ce-
la ; j'aime mieux me retirer, du moins
je ne verrai point votre tristesse , &
l'envie de vous en tirer ne me fera
point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes ; je suis compromise, & vous ne sçavez pas jusqu'où cela va ; voilà le Chevalier qui vient, restez, j'ai int. rêt d'avoir des témoins.



SCENE VII.

LE CHEVALIER , les Acteurs précédens.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, Madame, & je vous prie de m'excuser, j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monsieur le Chevalier, c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs, que Monsieur le Comte vous tenoit compagnie, & cela me tranquillisoit.

88 *La seconde Surprise*

LUBIN *derriere.*

Ahi, ahi, je m'en fuis.

LA MARQUISE *examinant le
Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vû , le
Comte.

LE CHEVALIER.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE *le regardant
toijours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute , & je le crois même
d'un esprit très propre à consoler
ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne sçavois pas que vous le con-
nussiez beaucoup ; il vient ici quel-
que

quefois, & c'est presque le seul des amis de feu Monsieur le Marquis, que je voye encore ; il m'a paru mériter cette distinction-là, qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Oùi, Madame, vous avez raison, & je pense comme vous ; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE *à Lisette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette ?

LE CHEVALIER *à part les premiers mots*

Monsieur le Comte & son mérite m'ennuye. (*à la Marquise.*) Madame, on a parlé d'une Lecture, & si je croyois vous déranger je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuye, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

H

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content. (*à Lisette*) Retirez-vous, Lisette, vous me déplaidez-là. (*à Hortensius.*) Et vous, Monsieur, ne vous écartez point, on va vous rappeler. (*au Chevalier*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, & je vous demande en grace de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime, je viens de le sçavoir, & je l'ignorois.

LE CHEVALIER *ironiquement.*

Vous l'ignorez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière.

LA MARQUISE.

Je n'y sçauois que faire , elle ne laisse pas que d'être ; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon , d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE *impatiente.*

Vous m'impatientez ! aviez-vous cet esprit-là avec Angelique ? Elle auroit dû ne vous aimer gueres.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre , mais il-étoit de son goût , & il a le malheur de n'être pas du vôtre ; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parloit ; écoutez-moi aussi. Lisette vous a priée de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

H j i

LE CHEVALIER.

J'en'avois garde ; le Comte est un Amant , vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point : mais vous êtes la Maitresse.

LA MARQUISE.

Non je ne la suis point ; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas ? Vous êtes bien particulier !

LE CHEVALIER *riant.*

Hé, hé, hé, j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens ; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit ; mais non, Madame ne vous gênez point ; je sçai combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE *en colère.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un, adieu.

LE CHEVALIER *la retenant.*

Ah ! Marquise, tout ceci n'est que

conversation , & je serois au désespoir de vous chagriner; achevez de grace.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable , quand vous voulez ; & je ne sçai par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux & raisonnable ; laissez-moi finir . . . je ne sçai plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce Comte qui me déplaît; vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passé pour cela , c'est répondre , & je vous reconnois : sur cet air piqué , elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER *salué en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi : on ne plaît pas à tout le monde ; or comme elle a crû que vous me conveniez , elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle , & il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi ; vous vous êtes, dit-elle , revolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain ? voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement , voici ma question : avez-vous rejeté l'offre de Lisette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute ? étoit ce dépit jaloux ? Car enfin, malgré nos conventions , votre cœur auroit pû être tenté du mien : ou bien étoit-ce vrai dédain ?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce der-

nier, il est incroyable ; pour de la jalousie.

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisois d'en avoir ?

LA MARQUISE.

Je dirois que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oùi, mais Madame me pardonniez-vous ce que vous haïssez tant.

LA MARQUISE.

Vous ne l'éuez donc point ? (*Elle le regarde*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, & mon injure est averéc.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure ? où est-elle ? est-ce que vous êtes fâchée contre moi ?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non cer-

tes, & pourquoi me fâcherois-je? vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre, voilà tout; d'ailleurs ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? j'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins, ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui moi, Madame, m'y tromper eh, ce sont ces dispositions là dans lesquelles je vous ai vûe, qui m'ont attaché à vous; vous le sçavez bien, & depuis que j'ai perdu Angelique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Ohr! pour moi j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, Monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place, lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.





SCENE VIII.

HORTENSIUS, & les Acteurs
précédens.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le Maître
de rester, si ma lecture vous con-
vient, mais vous êtes bien triste & je
veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER *serieux*

Pour moi, Madame, je n'en suis
point encore aux lectures amusantes.
(*Il s'en va.*)

LA MARQUISE à Hortensius quand
il est parti.

Qu'est-ce que c'est que votre Li-
vre ?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des reflexions très
sérieuses.

I

LA MARQUISE.

Eh bien, que ne parlez-vous donc, vous êtes bien taciturne, pourquoi laisser sortir le Chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIUS *appelle le Chevalier.*

Monsieur le Chevalier ! Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER *reparaît.*

Que me voulez vous ?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ? Madame vous prie : je ne prie point ; vous avez des reflexions.... & vous rappelez Monsieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, Madame, que je faisois une impolitesse de me retirer, & je vais rester si vous le voulez bien ?

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira ; assoyons-nous donc. (*Ils prennent des sièges.*)

HORTENSIUS *après avoir toussé ;
craché , lit.*

» La raison est d'un prix à qui tout
» cede ; c'est elle qui fait notre vérita-
» ble grandeur ; on a nécessairement
» toutes les vertus avec elle , enfin le
» plus respectable de tous les hom-
» mes , ce n'est pas le plus puissant ,
» c'est le plus raisonnable.

LE CHEVALIER *s'agitant sur son
siège.*

Ma foi sur ce pied là , le plus respec-
table de tous les hommes , a tout l'air
de n'être qu'une chimère , quand je
dis les hommes , j'entens tout le mon-
de.

LA MARQUISE.

Mais dumoins y a t'il des gens qui
sont plus raisonnables les uns que les
autres.

LE CHEVALIER.

Hum ! difons qui ont moins de fo-
lie , cela fera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh ! de grace , laissez-moi un peu de raison , Chevalier , je ne saurois convenir que je suis folle , par exemple

LE CHEVALIER.

Vous, Madame, eh ! n'êtes-vous pas exceptée , cela s'en va sans dire , & c'est la regle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier ; poursuivons.

HORTENSIUS *lit.*

» Puisque la raison est un si grand
» bien, n'oublions rien pour la conser-
» ver , fuyons les passions qui nous la
» dérobent ; l'amour est une de celles . .

LE CHEVALIER.

L'amour , l'amour ôte la raison ? cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique , & j'en ai excessivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plai-

ra, ce sont vos affaires, & on ne vous en demande pas le compte ; mais l'Auteur n'a point tant de tort, je connois des gens, moi, que l'amour rend bours & sauvages, & ces défauts là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si Monsieur, me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit Auteur que cela, esprit superficiel. ...

HORTENSIUS *se levant.*

Petit Auteur, esprit superficiel ! un homme qui cite Senèque pour garantir de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio 24.* Chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fusse Chapitre mille, Senèque ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE *riant.*

En vérité cela me divertit plus que

102 *La seconde Surprise*
ma lecture , mais Monsieur Hortensius, en voilà assez , votre Livre ne plaît point au Chevalier , n'en lisons plus , une autre fois nous ferons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, Madame , qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance là pour le vôtre.

HORTENSIUS *s'en allant.*

Seneque un petit Auteur ! Par Jupiter ! si je le disois , je croirois faire un blasphême littéraire , adieu Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur , ferviteur.





SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA
MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà broüillé avec Horten-
sius, Chevalier, de quoi vous
avisez vous aussi, de médire de Sene-
que?

LE CHEVALIER.

Seneque & son défenseur ne m'in-
quietent pas, pourvû que vous ne pre-
niez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la
querelle continuë, car je m'imagine
que vous ne voudrez pas la recom-
mencer; nos occupations vous en-
nuient, n'est il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquile que je ne
suis, pour réussir à s'amuser.

l iij

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier ;
vivons sans façon ; vous voulez peut-
être, être seul, adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me
soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrais de tout mon cœur pou-
voir vous calmer l'esprit.

(Elle part lentement.)

LE CHEVALIER *pendant qu'elle*
meurt.

Ah ! je m'atendois à plus de repos
quand j'ai rompu mon voyage, je ne
ferai plus de projets, je vois bien que
je rebute tout le monde.

LA MARQUISE *s'arrêtant au milieu*
du Théâtre.

Ce que je lui entens dire là me
touche, il ne seroit pas généreux de
le quitter dans cet état là *(elle revient.)*
Non Chevalier, vous ne me rebutez
point ; ne cédez point à votre douleur :
tantôt vous partagiez mes chagrins ;

vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres , pourquoi n'êtes-vous plus de même ? C'est cela qui me rebuteroit , par exemple , car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle , elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi : si je la trouvois , personne au monde n'y feroit plus sensible ; j'ai le cœur fait pour elle , mais où est-elle ? je m'imaginois l'avoir trouvée , me voilà détrompé , & ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur !

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites ! de quoi vous plaignez-vous ? voyons ; d'une chose que vous avez rendu nécessaire : une étourdie vient vous proposer ma main , vous y avez de la répugnance , à la bonne heure , ce n'est point là ce qui me choque ; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures , elle a dû vous rendre les yeux très difficiles , & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus , je n'en suis plus .

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, je regrette Angélique , mais vous m'en auriez consolé , si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve car cette répugnance dont je ne me plains point , falloit-il la marquer ouvertement ? Representez-vous cette action là de sang froid ; vous êtes galant homme , jugez - vous , où est l'amitié , dont vous parlez ? car encore une fois , ce n'est pas de l'amour que je veux , vous le sçavez bien ; mais l'amitié n'a-t'elle par ses sentimens , ses délicatesses ? l'amour est bien tendre , Chevalier , eh bien , croyez qu'elle menage avec encore plus de scrupule que lui , les interêts de ceux qu'elle unit ensemble ? voilà le portrait que je m'en suis toujours fait , voilà comme je la sens , & comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre & vous n'en connoissez pas les devoirs comme moi , qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main , par exemple , & je vous apprendrai comme on répond là dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi, car enfin vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas, ce quelqu'un n'est pas venu, & ce n'est que pour vous dire, combien je vous ménagerois: cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh morbleu, Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne scaurois vous souffrir cette idée là, tenez je trancherai tout d'un coup là dessus; si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devint amour, & raisonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus; c'est là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, s'en seroit trop,

il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce seroit vous rendre justice ; d'ailleurs , d'où peut venir le refus dont vous m'accusez ; car enfin étoit-il naturel ? C'est que le Comte vous aimoit , c'est que vous le souffriez ; j'étois outré de voir cette amour venir traverser un attachement , qui devoit faire toute ma consolation ; mon amitié n'est point compatible avec cela , ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien , voilà qui change tout , je ne me plains plus , je suis contente ; ce que vous me dites là , je l'éprouve ; je le sens , c'est là précisément l'amitié que je demande , la voilà , c'est la véritable , elle est délicate , elle est jalouse , elle a droit de l'être ; mais que ne me parliez vous ? que n'êtes-vous venu me dire : qu'est-ce que c'est que le Comte ? que fait-il chez-vous ? je vous aurois tiré d'inquiétude , & tout cela ne seroit point arrivé.

LE CHEVALIER,

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi, je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment je vous le défends bien, ce ne font pas là nos conditions, & je serois jalouse aussi, moi, jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étois pas de cette façon là tantôt; votre réponse à Lisette n'avoit-elle pas dû me choquer?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, & qui semblent n'y pas répondre?

110 *La seconde Surprise*

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? que vous me tranquillisez , ma chere Marquise !

LA MARQUISE.

Ecoutez , je n'avois pas moins besoin de cette explication là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! que vous me donnez de joye !

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE *riant.*

On le prendroit pour mon Amant , de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , je défie un Amant de vous aimer plus que je fais , je n'aurois jamais crû que l'amitié allât si loin , cela est surprenant , l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non il n'y a rien de trop , mais il me reste une grace à vous de-

mander. Gardez vous Hortensius ? je crois qu'il est fâché de me voir ici, & je sçai lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien, Chevalier, il faut le renvoyer ; voilà toute la façon qu'il faut y faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous ? il m'inquiete un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi ; je veux que vous soyiez content, je veux vous mettre en repos ; donnez-moi la main, je serois bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

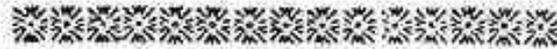
Allons, Marquise.

Fin du second Acte.

**ACTE TROISIE'ME.****SCENE PREMIERE.****HORTENSIUS** *seul.*

N'Est-ce pas une chose étrange ,
qu'un homme comme moi n'ait
point de fortune. Posseder le Grec , &
le Latin , & ne pas posseder dix Pis-
toles ! O divin Homere ! ô Virgile ! &
vous gentil Anacréon ! vos doctes
Interprètes ont de la peine à vivre ;
bientôt je n'aurai plus d'asyle ; j'ai vû
la Marquise irritée contre le Cheva-
lier ; mais incontinent je l'ai vûë dans
le Jardin discourir avec lui de la ma-
niere la plus benevole. Quels solecif-
mes de conduite ! Est-ce que l'amour
m'expulseroit d'ici ?

SCENE



SCENE. II.

HORTENSIUS, LISETTE,
LUBIN.

LUBIN *gaillardement.*

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. Ah, ah, ah (*en riant.*)

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là ? avec son transport de joie.

LUBIN.

Allons, gay, camarade Docteur, comment va la Philosophie ?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là ?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sçai rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

K.

L I S E T T E.

Allons , allons , venons au fait.

L U B I N.

Encore un petit mot , Docteur ,
n'avez-vous jamais couché dans la
ruë ?

H O R T E N S I U S.

Que signifie ce discours ?

L U B I N.

C'est que cette nuit vous en aurez
le plaisir : le vent de Bise vous en dira
deux mots.

L I S E T T E.

N'amusons point davantage, Mon-
sieur Hortensius: tenez, Monsieur, voi-
là de l'or que Madame m'a chargé de
vous donner, moyennant quoi, com-
me elle prend congé de vous, vous
pouvez prendre congé d'elle. A mon
égard , je saluë votre Erudition, & je
suis votre très-humble Servante. (*Elle
lui fait la reverence.*)

L U B I N. *

Et moi votre Serviteur.

* *A la premiere representation.* Attendez j'ai
de mon côté une petite reverence à vous faire , &
la voilà. *Il lui fait la reverence.* Si vous ne me
la rendez pas, je vous la donne.

HORTENSIUS.

Quoi, Madame me renvoye?

LISETTE.

Non pas, Monsieur, elle vous prie
seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne
refuserez rien aux prieres de Madame.

HORTENSIUS.

Sçavez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non : mais en gros je soupçonne
que cela pourroit venir de ce que
vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous som-
mes bien aises de nous aimer en paix
en dépit de la Philosophie que vous
avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

K ij

HORTENTSIUS.

J'entens , c'est que Madame la Marquise & Monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sçai rien, ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien tout coup vaille, quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flames, & de la nôce après ; il n'y a rien de si gaillard ; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE à Lubin.

Finis tes sottises. (*A Hortensius.*)
Vous voilà averti, Monsieur, je croi que cela suffit.

LUBIN.

Adieu, touchez-là, & partez ferme ; il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENTIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres.



S C E N E III.

L I S E T T E , L U B I N .

L I S E T T E .

ENfin , le voilà congedié , c'est
pourtant un Amant que je perds.

L U B I N .

Un Amant ! Quoi , ce vieux radeur
t'aimoit ?

L I S E T T E .

Sans doute ; il vouloit me faire des
argumens.

L U B I N .

Hum !

L I S E T T E .

Dés argumens , te dis-je , mais je les
ai fort bien repoussés avec d'autres .

L U B I N .

Des Argumens ! voudrois tu bien
m'en pousser un pour voir ce que
c'est ?

118 *La seconde Surprise*

L I S E T T E.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un ; tu es un joli garçon , par exemple.

L U B I N.

Cela est vrai.

L I S E T T E.

J'aime tout ce qui est joli, ainsi je t'aime : c'est-là ce que l'on appelle un argument.

L U B I N.

Pardi tu n'as que faire du Docteur pour cela, je t'en ferai aussi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

L I S E T T E.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

L U B I N.

Bon ! quand nous serons mariés ; j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

L I S E T T E.

Paix , j'entends quelqu'un qui vient, je croi que c'est Monsieur le Comte ; Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.



S C E N E I V.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE *d'un air ému.*

Bonjour, Lisette ; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulieres. La Marquise le renvoye, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? Je vous prie de m'instruire.

L I S E T T E.

Mais , Monsieur le Comte , je ne crois pas que cela soit, & je n'y vois pas encore d'apparence : Hortensius lui déplaît, elle le congedie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE à *Lubin*.

Et toi n'en sçais-tu pas davantage ?

LUBIN.

Non , Monsieur le Comte, je ne sçai que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'Amans ; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute ?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oùï , qui dit l'un , dit l'autre .

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables ! le Chevalier est ici, apparemment ?

LISETTE.

L I S E T T E .

Je crois qu'ouï.

L U B I N .

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

L E C O M T E .

Ah ! avertissez , je vous prie , le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

L I S E T T E .

J'y vais de ce pas , Monsieur le Comte. (*Lubin sort avec Lisette en saluant le Comte.*)



S C E N E V .

L E C O M T E *seul.*

Q'U'est-ce que cela signifie ? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ? le Chevalier va venir , interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème qui , tout commun qu'il est , ne laisse pas souvent que de réussir.

L



SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

O N m'a dit que vous me demandiez ; puis-je vous rendre quelque service , Monsieur.

LE COMTE.

Oùi , Chevalier , vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu , si je le puis , cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là ? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est une autre affaire , & je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sçai , mais êtes-vous dans les mêmes sentimens ? ne s'agit-il point à present d'amour absolument ?

LE CHEVALIER *riant.*

Eh ! mais , en verité , par où jugez-vous qu'il y en ait ? Qu'e-ce que c'est que cette idée-là ?

LE COMTE.

Moi , je n'en juge point ; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum ! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien , débarrassez-vous de cela ; dites-moi ouï ou non.

LE CHEVALIER *riant.*

Eh , eh , Monsieur le Comte , un homme d'esprit comme vous , ne dois

Lij

124 *La seconde Surprise*
point faite de chicane sur les mots ;
le oui & le non , qui ne se sont point
présentés à moi , ne valent pas mieux
que le langage que je vous tiens ; c'est
la même chose assurément ; il ya en-
tre la Marquise & moi une amitié , &
des sentimens vraiment respectables :
êtes-vous content ? cela est-il ne ?
voilà du François.

LE COMTE.

(à part.) Pas trop on ne sçau-
roit mieux dire , & j'ai tort , mais il faut
pardonner aux Amans , ils se méfient
de tout.

LE CHEVALIER.

Je sçai ce qu'ils sont par mon expe-
rience. Revenons à vous & à vos
amours , je m'intéresse beaucoup à ce
qui vous regarde ; mais n'allez pas
encore empoisonner ce que je vais
vous dire ; ouvrez-moi votre cœur ,
Est-ce que vous voulez continuer
d'aimer la Marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous

ne vous laissez point de son indifférence. Parbleu, il faut quelques sentimens dans une femme; vous haït-elle? on combat sa haine; ne lui déplaitez-vous pas? on espere; mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? un cœur, qui ne se remue, ni pour, ni contre; qui n'est ni ami, ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? je n'en crois rien: & c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE *fièrement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confidemment, à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimerique, & le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez, m'entendez-vous? vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez, je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle sçavoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit ?

LE COMTE.

Oùi, je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage ; & à cela quelle réponse ?

LE COMTE.

On me disoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il étoit tout venu.

LE COMTE.

(*à part.*) Il l'aime cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir, j'attribuë cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître, avant que vous arrivassiez ; la Marquise est la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me racon-

moder avec elle , & je vous en prie
encore.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous m'ocquez , cette
Femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en soucie gueres ,
je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous
le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu ! si cela vous plaît, vous
êtes servi à souhait , car je vous dirai
que j'en suis charmé , que je vous en
felicite , & que je vous embrasserois
volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine, il me suffit

L iij

128 *La seconde Surprise*
de m'en rejouir ; sincerement , & je
vais vous en donner des preuves qui
ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner
de ma reconnoissance , moi , & si vous
étiez d'humeur à accepter celle que
j'imagine , ce seroit alors que je se-
rois bien sûr de vous. A l'égard de la
Marquise.

LE CHEVALIER

Comte finissons : vous autres
Amans vous n'avez que votre amour
& ses interêts dant la tête , & toutes
ces folies-là n'amusent point les au-
tres : parlons d'autre chose , de quoi
s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi , mon cher , auriez vous
renoncé au mariage.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu ! c'en est trop : faut-il
que j'y renonce pour vous mettre en
repos ? non Monsieur , je vous deman-
de grace pour ma Posterité , s'il vous
plait. Je n'irai point sur vos brisées ,

mais qu'on me trouve un parti convenable , & demain je me marie ; & qui plus est , c'est que cette Marquise qui ne vous sert pas de l'esprit , tenez je m'engage à la prier de la Fête.

LE COMTE.

Ma foi , Chevalier , vous me ravissez , je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami , continuons, vous connoissez ma sœur ; que pensez vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense ?... votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-tems que je ne l'ai vûë , & qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme ; on l'estime , vous connoissez son bien , vous lui plairez j'en suis sûr ; & si vous ne voulez qu'un parti convenable ; en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison...

130 *La seconde Surprise*
ouï .. votre idée est admirable; elle est
amie de la Marquise, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Je croi qu'ouï.

LE CHEVALIER.

Allons , cela est bon , & je veut
que ce soit moi qui lui annonce la
chose; je croi que c'est elle qui entre ,
retirez-vous pour quelque moment
dans ce Cabinet; vous allez voir ce
qu'un Rival de mon espece est capa-
ble de faire , & vous paroîtrez quand
je vous appellerai : partez , point de
remerciment , un jaloux n'en merite
point.



SCENE VII.

LE CHEVALIER *seul.*

PArbleu, Madame , je suis donc cet
ami qui devoit vous tenir lieu de
tout; vous m'avez joué , femme que
vous êtes ; mais vous allez voir com-
bien je m'en soucie.



SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE
CHEVALIER.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, étoit avec
vous, Chevalier? vous avez été
bien long-tems ensemble, de quoi
donc étoit-il question?

LE CHEVALIER *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marqui-
se, mais des visions qui m'ont chagri-
né, parce qu'elles vous intéressent,
& dont la première a d'abord été de
me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je croi que cela n'est pas dou-
teux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté; mais prenez garde;
il parloit d'amour, & non pas d'a-
mitié.

LA MARQUISE.

Ah ! il parloit d'amour? il est bien curieux : à votre place , je n'aurois pas seulement voulu les distinguer : qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas , Marquise , il n'y avoit pas moyen de jouer là dessus , car il vous enveloppoit dans ses soupçons , & vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite ; vous voyez bien que cela étoit sérieux , il falloit une réponse décisive , aussi l'ai-je faite , & l'ai bien assuré qu'il se trompoit , & qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux , absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé , & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai , du ton d'un homme qui le sent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité : comment donc ; je serois très fâché à cause de

vous que le commerce de notre amitié rendit vos sentimens équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat , pour profiter de l'honneur que cela me feroit ; mais j'y ai mis bon ordre , & cela par une chose tout à fait imprevüe , vous connoissez sa sœur , elle est riche , très aimable , & de vos amies même.

LA MARQUISE.

Affez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joye qu'il a eu de perdre ses soupçons , le Comte me l'a proposée , & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup , ma foi j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord & je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout , c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du Comte ; & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible ; vous n'aurez pas le cœur inexorable , & je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE *froidement.* "

Non , Monsieur, je vous avouë que

334 *La seconde Surprise*
le Comte ne m'a jamais déplû.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplû ! c'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez vous dit le contraire ?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, & il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui.



SCENE IX.

LA MARQUISE, LE
CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

J' Ai suivi les Conseils du Chevalier, Madame ; permettez que mes transports vous marquent la joye où je suis.

(Il se jette aux genoux de la Marquise.)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux ! & toi, Chevalier, que ne te dois je pas ? mais Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos Prières aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, Monsieur, j'avois promis de parler pour vous; j'ai tenu parole, je vous laisse ensemble, je me retire (*à part.*) je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi,





SCENE X.

LA MARQUISE , LE COMTE.

LE COMTE.

M Adame ; il y a long-tems que mon cœur est à vous ; conferez à mon bonheur , que cette aventure-ci vous détermine : souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon Notaire , je pourrois vous l'amener ici , nous y souperions avec ma sœur qui doit venir vous voir ; le Chevalier s'y trouveroit ; vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire ; des articles sont bientôt passés ; & ils n'engagent qu'autant qu'on veut : ne me refusez pas , je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne sçanrois vous répondre , je me sens un peu indisposée ; laissez moi me reposer , je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures
qui

qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.



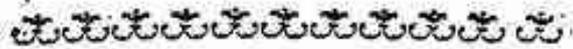
SCENE XI.

LA MARQUISE, seule.

AH! je ne sçai où j'en suis; respirons, d'où vient que je soupire; les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, & je ne sçai pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? l'ingrat qu'il est, il se marie: l'infidélité d'un Amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me désespere; le Comte m'aime j'ai dit qu'il ne me déplaisoit pas, mais où ai-je donc été chercher tout cela?



M



SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

M Adame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comtesse, mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le soir; voulez vous y être?

LA MARQUISE.

Non., jamais, Lisette; je ne sçau-
rois.

LISETTE:

Etes - vous indisposée? Madame ;
vous avez l'air bien abatuë, qu'avez
vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute ;
on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! à qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes, à un homme que le hazard a destiné pour me faire du mal, & pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus, sans sçavoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez ?

LA MARQUISE.

Je n'en sçai rien ; jè te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ? mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure là ? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne sçauois te la mieux dire ; c'est le Chevalier, c'est ce Misantrope là qui

Lij

140 *La seconde Surprise*
est cause de cela : il m'a fâché ; le
Comte en a profité , je ne sçai com-
ment ; ils veulent souper ce soir ici ;
ils ont parlé de Notaire , d'articles ; je
les laissois dire ; le Chevalier est sorti ,
il se marie aussi ; le Comte lui donne
sa sœur ; car il ne lui manquoit qu'une
sœur pour achever de me déplaire ,
à cet homme là

L I S E T T E .

Quand le Chevalier l'épouserait ,
que vous importe ?

L A M A R Q U I S E .

Veux-tu que je sois la belle sœur ,
d'un homme qui m'est devenu insu-
portable.

L I S E T T E .

Hé ! mort de ma vie , ne la sôyez
pas , renvoyez le Comte.

L A M A R Q U I S E .

Hé ! sur quel prétexte ? car enfin
quoiqu'il me fâche , je n'ai pourtant
rien à lui reprocher.

L I S E T T E .

Oh ! je m'y perds , Madame ; je
n'y comprend plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sçai plus où j'en suis, je ne sçaurois me démêler, je me meurs ! qu'est-ce que c'est donc que cet état là ?

LISETTE.

Mais, c'est je croi, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela ; & pour moi je crois que cet homme là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non Lisette, on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

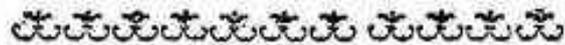
Voulez-vous m'en croire, Madame, ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh ! laisse moi, Lisette, tu me persécute aussi ! ne me laissera t'on jamais en repos ? en verité la situation où je me trouve est bien triste !

LISETTE.

Votre situation ; je la regarde comme une Enigme.



SCENE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE,
LUBIN.

LUBIN.

M Adame , Monsieur le Chevalier , qui est dans un état à faire compassion.

LA MARQUISE.

Que veut-il dire ? demande lui ce qu'il a , Lisette.

LUBIN.

Hélas ! je croi que son bon sens s'en va : tantôt il marche , tantôt il s'arrête ; il regarde le Ciel , comme s'il ne l'avoit jamais vû : il dit un mot , il en bredouille un autre , & il m'en voye sçavoir si vous voulez bien qu'il vous voye.

LA MARQUISE à *Lisette*.

Ne me conseille tu pas de le voir ?
oùi , n'est ce pas ?

L I S E T T E.

Oùi, Madame, du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

L U B I N.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous qu'il m'a donné.

L A M A R Q U I S E.

Voyons donc.

L U B I N.

Tout à l'heure, Madame ; quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi, rends moi le papier, je l'ai rendu ; tiens, va le porter, je l'ai donc repris : rapporte le papier, je l'ai rapporté ensuite ; il a laissé tomber le billet en se promenant, & je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vû, afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remède à sa peine.

L A M A R Q U I S E.

Montre donc.

L U B I N.

Le voici : & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.



SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE
CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE à *Lisette*.

SOrs, il sera peut-être bien aise de
n'avoir point de témoins, d'être
feul.



SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA
MARQUISE.

LE CHEVALIER *prend de longs
détours*

JE viens prendre congé de vous,
& vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monsieur le Chevalier, & où
allez vous donc ?

LE

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de tems.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte ? Eh ! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte !

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait ; il ne

N

146 *La seconde Surprise*
m'est plus possible de rester , mon
cœur ne seroit plus content du vôtre.

L A M A R Q U I S E *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

L E C H E V A L I E R.

Si vous sçaviez combien je vous
dis vrai ! combien nos sentimens sont
differens. . . .

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi differens ? il faudroit don-
ner un peu plus d'étendue à ce que
vous dites-là, Chevalier ; je ne vous
entends pas bien.

L E C H E V A L I E R.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'ar-
rête.

L A M A R Q U I S E *avec un peu d'em-
barras.*

Je ne puis deviner , si vous ne me
le dite.

L E C H E V A L I E R.

Tantôt je m'étois expliqué dans un
Billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de Billet ; vous me faites
ressouvenir que l'on m'en a apporté
un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER *intrigué*

Et de qui est-il , Madame ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

Elle lit.

*Je devois , Madame , regretter An-
gelique toute ma vie ; cependant , le
croiriez-vous , je pars aussi , pénétré
d'amour pour vous , que je le fus
jamais pour elle.*

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez-là , Madame ;
me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas-là le
mot qui vous arrête.

LE CHEVALIER.

C'est mon Billet ! ah ! Marquise ;
que voulez-vous que je devienne ?

N ij

LA MARQUISE à

Je rougis, Chevalier, c'est vous répondre.

LE CHEVALIER *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.



SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE
CHEVALIER, LE COMTE

LE COMTE

QUE vois-je? Monsieur le Chevalier, voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Monsieur le Comte, quand vous me disiez que j'aimois Madame, vous connoissiez mieux

mon cœur que moi ; mais j'étois dans la bonne foi , & je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah, Ciel !



SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE
CHEVALIER, LISETTE,
LUBIN.

LISETTE.

M Adame, il y a là-bas un Notaire que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame ?

N ij

LA MARQUISE:

Faites, je ne me mêle plus de rien.

LISETTE *au Chevalier*

Ah ! je commence à comprendre :
le Comte s'en va, le Notaire reste, &
vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi, & il faudra que votre
Contrat fasse la fondation du nôtre :
n'est-ce pas Lisette ? allons, de la joie !

FIN.